

MARTHE LAVERDIÈRE

Le murmure des bombes

ADRIEN

TOME 1

CHAPITRE I



— Prête-moi ton couteau de poche, que je fasse une autre marque! dit Adrien en montrant qu'il était très fier de lui.

— Tu me fais chier, bougonna Jérôme en fouillant dans sa poche. Toé, t'as juste à battre des cils pis toutes les filles se retroussent les jupes.

Adrien tendit la main à son ami pour recevoir le couteau.

— Envoie, et oublie pas que tu me dois une piastre. La petite Blouin, ça m'a pris deux soirs pour la culbuter, et encore, j'ai pris mon temps. Il était pas deux heures cet après-midi que les jupons ont revolé. J'ai juste eu à me vanter que j'avais devenir notaire comme mon père, la folle s'est tout de suite vue « madame Notaire »! s'esclaffa-t-il.

Jérôme lui jeta un regard de côté.

— À ce train-là, tu vas te faire pogner! Tu vas te ramasser avec une fille en bedaine qui va faire chanter ton père pour que tu portes le chapeau.

Adrien partit à rire.

— Es-tu épais?! Je sais me retirer quand c'est le temps.

Avec le couteau, il grafigna une marque sur le tronc du bouleau. Cet arbre-là poussait derrière chez lui depuis bien avant sa

naissance. On pouvait voir au moins une quinzaine de lignes bien tranchées dans l'écorce. Ce bouleau était la fierté d'Adrien.

En finissant sa marque, il eut un sourire baveux et dit :

— Mais c'est vrai que tu peux pas comprendre, toi. Monsieur a encore sa josephité. Ça doit pas être drôle de l'avoir aussi serrée dans les culottes... Lui fais-tu prendre l'air de temps en temps ? Sinon, elle va sécher comme une vieille prune.

Jérôme ne fit ni une ni deux : il se rua sur son ami pour lui assener un bon coup de poing sur la mâchoire. Adrien, qui n'avait pas eu le temps de parer à l'attaque, tomba par terre.

— Arrête de m'écoeurer, Adrien Aubé, toé le fils à papa ! cria Jérôme. Si t'avais pas un père notaire, la tienne serait plus sèche que la mienne !

En se frottant la mâchoire, Adrien comprit qu'il était allé trop loin. Il était vrai que le père de Jérôme était seulement cultivateur. Un pauvre type des environs de Lévis, qui avait toujours tiré le diable par la queue pour faire vivre sa tralée d'enfants. Sa bonne femme lui en avait donné neuf, dont six filles, imaginez ! (Jérôme était le dernier fils, et il avait deux sœurs plus jeunes.) Il voulait, le vieux père ! Car ce n'était pas la beauté de sa femme qui devait lui faire lever le drapeau ! La mère Cloutier avait la corporence d'une jument et la face d'un singe. Par chance pour le pauvre Jérôme, il ressemblait à son père... mais les filles ne faisaient pas pour autant la queue pour le marier.

Adrien, lui, avait pour père le notaire Louis Aubé, un homme que tout le monde respectait. Le notaire vivait avec sa femme et son fils unique sur la rue Saint-Joseph, dans une grande demeure en brique au toit de tôle. La plus belle de toute la rue, avec ses deux galeries qui faisaient la façade et le côté, cette dernière menant à la cuisine où fumait en permanence une large cheminée en pierre des champs.

Louis Aubé, c'était un notable à Lévis. Un rouge « teindu profond », comme Adélarde Godbout, premier ministre du Québec en cette belle année 1938. Le notaire savait voter du bon bord ; c'était

mieux pour son cabinet. Ce n'était pas avec les petites transactions de la populace qu'on faisait de l'argent, mais bien avec des contrats du gouvernement !

Avec le gouvernement, cependant, venaient les congrégations religieuses, et avec celles-ci, il était plus difficile de faire un bon profit. Les bonnes sœurs et les évêques disaient tout le temps :

— Pour le bon Dieu, vous nous ferez un bon prix. Pensez à votre mort. Notre communauté prie pour tous ses bienfaiteurs.

Le notaire Aubé tenait à prendre soin de sa famille, habituée au confort et à un certain luxe. Mais il savait doser les choses. Il connaissait la valeur de l'argent, mais il était bon comme le chemin, et il se laissait attendrir très facilement par les doléances de ses clients.

Il faut croire que les contraires s'attirent. Son épouse, Jeannine Aubé, avait un don rare pour dépenser au fur et à mesure la fortune de son mari. Elle suivait la mode avec une précision d'horloger. Tous les jeudis, elle prenait les chars pour se rendre chez La Toute Belle, boutique de grand chic sur la rue Saint-Louis. On y trouvait toutes les sortes de chapeaux et de gants pour la femme du monde. Puis des chapeaux, elle en avait. Un pour les marches en plein air, un pour la messe, un pour les réunions mondaines...

— Ta femme se doit d'être élégante, mon chéri, disait-elle à son mari. Tu voudrais pas que tes clients me prennent pour la bonne. Un homme digne de confiance, ça se voit aussi et surtout dans le bon goût de sa femme. Tu n'auras pas fait toutes ces études en vain !

Selon elle, avoir une épouse tirée à quatre épingle était un signe de compétence et de prospérité pour un notaire. S'acheter des parures et défiler parmi la haute bourgeoisie, c'était sa façon d'épauler son mari. Jeannine Aubé venait d'un milieu plus modeste que lui, mais jamais au grand jamais elle n'aurait donné à quiconque l'occasion de le lui rappeler.

Ce jour-là, elle rentrait justement d'être allée faire les boutiques. Louis, assis au salon, la regarda enlever son grand chapeau digne de la reine d'Angleterre.

— Tu n'as pas trop dépensé, j'espère ?

— Juste ce qu'il faut pour pas te faire honte, répondit-elle en allant tenir la porte au chauffeur.

Les bras pleins comme une veille de Noël, le pauvre type se dirigea comme il put vers le salon, sans rien voir devant lui.

— Déposez cela ici, sans façon. Louis, mon chéri, un pourboire pour cet homme si gentil qui m'a accompagnée dans ma folle entreprise?

Le notaire sortit une piastre de sa poche de pantalon et la tendit au chauffeur. Encore une fois, sa femme avait trouvé le tour de remplir le quart du salon. Il y avait des boîtes partout, de toutes les tailles et de toutes les couleurs.

— Tu devrais dépenser moins. Les temps sont durs, et je travaille déjà comme un fou! se plaignit le notaire.

Le notaire Aubé était à l'aise, mais prudent. Il avait perdu beaucoup d'argent lors de la crise économique. Durant les années 1920, les gens dépensaient plus et l'économie roulait bien, alors plus de monde avait commencé à s'intéresser à la Bourse. Louis était de ceux-là. Un avocat de sa connaissance, un dénommé Blanchette avec qui il avait étudié, avait investi pour lui une somme considérable. Mais à la fin d'octobre 1929, la Bourse de New York s'était effondrée.

Louis avait perdu tout l'héritage que lui avait laissé son père, notaire lui aussi. Il ne lui restait que la maison, l'étude de notaire fondée par son paternel et un peu d'argent placé en banque. Jeannine avait accepté la situation avec résignation. Pourvu qu'elle puisse rester dans la grande maison de Lévis, elle ne ferait pas de reproches à son mari, mais personne ne devait savoir le reste de l'histoire. « L'important, mon Louis, ce n'est pas ce qui est arrivé, mais ce que les gens croient. Relève la tête! » avait-elle crié haut et fort ce jour-là.

Neuf ans plus tard, le souvenir de cet épisode difficile s'était atténué mais demeurait présent, en sourdine, dans la tête de Louis. Pour Jeannine, c'était comme si rien n'était jamais arrivé.

— C'est ton devoir de nous faire vivre, rétorqua-t-elle. Puis, si j'ai belle allure, ça va t'attirer des clients fortunés, alors arrange-toi

pour que j'aie l'air digne de notre rang. Je veux surtout pas m'atriquer comme la femme de ton ami avocat. On dirait qu'elle s'en va passer la quête pour les pauvres! Hier encore, tu ne me croiras pas, elle avait une maille sur son bas grosse comme le bout de mon pouce. J'en ai frissonné. Un peu plus et je lui donnais les miens! Il faut que j'apprenne à ne pas vouloir sauver tout le monde. Je dois avoir un peu plus de retenue.

Louis baissa les yeux. Les commérages de sa femme lui passaient dix pieds par-dessus la tête. Tandis qu'elle bavardait, il regardait ses achats, essayant d'estimer la somme d'argent qu'elle venait de dépenser.

L'abondance de paquets allait bien avec le décor somptueux du salon. De lourdes tentures bordées de glands dorés ornaient les fenêtres. La tapisserie à fleurs délicates s'harmonisait avec les divans en velours magenta, reçus en cadeau de mariage du père de Jeannine.

Bien évidemment, monsieur Gervais, le beau-père de Louis, n'aurait jamais donné sa fille unique à un rustre. Un gendre notaire, pour lui qui était dans le bâtiment, c'était une occasion inespérée. La spécialité du père Gervais était d'acheter des maisons décrépites avec de vieilles étables, qu'il démolissait. Il construisait ensuite de belles petites maisons sur ces terrains acquis pour presque rien. Les effets de la crise se faisaient encore sentir. Il fallait être débrouillard pour tirer son épingle du jeu. L'afflux de travailleurs qui venaient s'installer en ville était une manne : Gervais leur vendait ses maisons, faisant un bon profit.

Pour Jeannine, son père aurait décroché la lune. Il cédait à tous ces caprices. Louis avait donc marié une dépensière aguerrie. Se serrer la ceinture, madame Aubé ne connaissait pas ça, Louis l'avait compris depuis longtemps. Il essayait bien de la freiner, mais comme il aimait sa femme malgré tout, il lui cachait que quelquefois, les entrées d'argent s'espaçaient au cabinet. Se faire payer était souvent un vrai tour de force, et on devait accepter de petits acomptes de la part des clients plus modestes.

— Où est Adrien ? demanda Jeannine à son mari en ouvrant ses paquets un à un.

Louis regarda sa montre.

— À cette heure-ci, il doit encore flâner dans les rues. Ce garçon n'a pas d'intérêt dans rien, sinon rêvasser, dit le notaire.

Jeannine soupira d'impatience.

— Tu fais juste le critiquer. Adrien, c'est une âme sensible. Il se cherche, c'est tout !

Le notaire leva les yeux au plafond, irrité.

— Se cherche... Pfff ! Il a déjà dix-neuf ans, et il est incapable de décider ce qu'il va faire plus tard.

Jeannine avança d'un pas vers son mari. C'était sa façon à elle de prendre une position dominante sur lui. Car son cher époux, madame Aubé le dépassait bien d'une tête. Ah ! Elle avait fière allure, la femme du notaire, avec ses cheveux noir ébène saupoudrés de seulement quelques cheveux blancs sur les tempes. Avec ses yeux bleu-gris comme de la glace au soleil, elle en imposait. Et elle ne faisait pas ses quarante-six ans. Elle s'était mariée très jeune, à vingt ans seulement. Il lui avait fallu huit années pour avoir la joie d'être mère. Adrien était sa grande fierté, et personne, pas même son mari, ne ternirait l'image parfaite qu'elle se faisait de son enfant chéri.

— J'aime ben mieux qu'il prenne son temps avant d'aller faire son notariat. Qu'il se débarrasse de ses envies de jeune homme ! Qu'il aille étudier quand il aura assez vieilli pour être sérieux.

— Sa maturité, il pourrait l'acquérir en allant travailler. Si au moins il gagnait son argent de poche, au lieu de toujours venir quêter.

Jeannine se mit à fulminer. Non seulement son mari critiquait Adrien, mais en plus, il la blâmait, elle !

— Tu me reproches la façon dont je m'occupe de NOTRE ENFANT ? ! Ça, c'est le comble !

Louis, aussitôt, leva les mains pour l'apaiser. Il ne gagnerait rien à discuter : elle ne changerait pas sa façon de faire. Elle ne

pousserait jamais sur Adrien. Depuis qu'il était né, ce garçon était l'enchantement de sa mère, qui lui donnait tout et le vantait constamment. Personne de leur entourage n'aurait osé porter un jugement sur le fils du notaire. Jeannine le vénérât tellement qu'elle n'avait jamais voulu avoir d'autres enfants après lui.

— On ne peut pas refaire une perfection deux fois, avait-elle dit à l'époque. On ne pourrait qu'être déçus du deuxième.

Comme madame Aubé avait des cycles irréguliers, ça faisait un bon moment que le couple faisait chambre à part. Au début, c'était supposément parce que le petit pleurait la nuit et que les ronflements de Louis empêchaient la mère de se rendormir. Puis ce fut la façon dont le notaire dormait. Imaginez dormir sur le dos, les bras en croix. Il prenait toute la place ! Jeannine avait alors décidé d'avoir sa chambre personnelle.

— Tu pourras venir me voir au besoin, avait-elle dit à son mari avant de quitter le lit conjugal.

Mais très vite, elle avait pris l'habitude de barrer sa porte et de faire semblant de dormir chaque fois que Louis venait y cogner. En vérité, Jeannine Aubé était aussi froide qu'un iceberg. Et pour en remettre sur le gâteau, comme on dit par chez nous, le physique maigrichon de son mari ne l'excitait pas plus que de porter un corset durant les canicules de l'été.

Par chance, Adrien ressemblait à sa mère. Un beau jeune homme grand et mince, avec les cheveux noirs et les yeux bleu acier. Quand il riait, de petites fossettes se creusaient sur ses joues. Il avait une démarche digne d'un prince, et avec son charme indéniable, tout le monde le remarquait. Ah oui ! Adrien était beau comme un dieu grec.

Le notaire baissa les yeux et s'alluma une cigarette. Dans le fond, il s'inquiétait pour son fils. En ce début d'août 1938, l'Allemagne prenait de plus en plus de place dans les nouvelles internationales, et un dénommé Adolf Hitler faisait beaucoup parler de lui. Louis, qui avait évité de justesse la Première Guerre mondiale, en avait une peur bleue.

Quand la guerre de 1914 avait commencé, il avait vingt-deux ans. Son père, qui était conseiller de ministre, avait milité contre Borden¹, qui avait fini par imposer la conscription en 1917. Seuls les ecclésiastiques, les enseignants et quelques ouvriers de ville et agricoles avaient été exemptés.

Le père Aubé avait usé de toutes ses influences pour que son fils, qui était au cours classique, devienne professeur de français – les enseignants avaient le privilège de ne pas servir comme militaires. « L'éducation en premier, l'éducation toujours ! » prônait le gouvernement. Le vieux n'était pas d'accord avec toutes les idées de son parti, mais il savait garder le silence quand c'était le temps. Alors il avait obtenu ce qu'il voulait. Louis était devenu professeur et avait évité la guerre. Quelques années plus tard, il avait fait son notariat, et il avait repris l'étude du notaire Aubé père, suivant ses traces.

Devant le silence songeur de son époux, Jeannine se calma. Elle savait qu'il n'était pas de taille à la défier. Elle seule savait comment tenir la famille pour qu'elle soit à son meilleur. Bien sûr que fiston deviendrait notaire, mais il avait le temps. Après tout, c'était un rêveur. « Laissons-le rêver le temps de sa jeunesse ! » se disait-elle.

Pour sa part, elle estimait qu'elle-même s'était fait montrer les bienfaits du mariage beaucoup trop tôt. Se marier à vingt ans avec Louis, qui, même s'il avait le même âge qu'elle, commençait à caler du toupet, cela avait été la tragédie de sa vie. Elle avait eu beau dire à son père qu'elle avait le temps, Gervais avait menacé de lui couper les vivres si elle refusait de s'unir au fils du conseiller ministériel. Les dépenses et le plaisir du grand luxe, aux yeux de Jeannine, c'était un peu une compensation pour le sacrifice qu'elle avait fait en offrant ses années de jeunesse au notaire Louis Aubé.

1. Le premier ministre Robert Borden (1854-1937) a envoyé au front près d'un demi-million de soldats, volontaires ou conscrits (à partir de 1917). Plus de deux cent mille morts et blessés ont été recensés parmi les troupes canadiennes.

— As-tu faim ce soir ? lui demanda-t-elle. J'ai demandé à Marie de nous faire un bouilli de légumes avec un beau morceau de bœuf... comme tu l'aimes.

— Tout ce que tu demandes de faire est toujours très bon. Malgré son jeune âge, Marie cuisine très bien, répondit Louis, évasif.

La jeune Marie Chabot venait d'une famille très pauvre de dix enfants. Mais elle avait du cœur. En tant qu'aînée de sa fratrie, elle faisait sa part avec son petit salaire. Même s'il venait de madame Aubé, qui se montrait assez gratteuse avec la jeune servante.

Dans la haute société, c'était obligatoire d'avoir une bonne, mais Jeannine Aubé n'avait pas voulu de celles qui demeuraient en ville. Elles demandaient trop cher. Pourquoi payer plus quand cette Marie avait sauté sur le maigre salaire qu'elle lui avait offert ? « Avec un bain à l'eau parfumée pour enlever l'odeur de fumier et un bel uniforme, on n'y verra que du feu », avait pensé Jeannine.

— Que veux-tu ! poursuivit-elle. Aînée d'une famille de dix, elle doit bien travailler pour alléger le fardeau de son père ! C'est pas sur leur terre de roche qu'ils peuvent cultiver de quoi manger à leur faim.

— Surtout que le pauvre habitant est revenu de la guerre avec une jambe qui boite, ajouta Louis en hochant la tête.

La ferme des Chabot n'était pas prospère. Le père Chabot gardait seulement quelques porcs avec des poules, et il survivait grâce aux maigres cultures de légumes qu'il vendait aux bourgeois à l'automne ; sa spécialité, c'était les patates. Chez eux, on n'était déjà pas gras de père en fille. Avec les séquelles de la guerre en plus, aucun d'entre eux ne semblait destiné à faire de vieux os.

— Pauvre gars, soupira le notaire. Il a reçu un morceau d'obus dans la cuisse gauche. Chanceux qu'il ait pu s'en sortir. Il y en a bien d'autres qui y sont restés...

Mais sa femme n'avait pas l'intention d'encourager ces ruminations.

— Arrête de toujours ramener les morts de la guerre de quatorze. C'est fini, tout ça, le coupa-t-elle en ouvrant une boîte à chapeau posée par terre.

— Tu devrais lire les journaux plus souvent ! répliqua Louis. Hitler monte en force, et ce cinglé n'aura pas de limite, j'te le dis !

— Ce petit bonhomme avec la moustache taillée au rasoir ? Fais-moi rire ! Il est ridicule avec sa main toujours pointée vers le ciel comme un forcené.

Louis écrasa sa cigarette dans le cendrier posé sur la table.

— Moi, il me fait peur, murmura-t-il, assez bas pour que sa femme ne l'entende pas.

Et il se retira dans son petit bureau en haut, pour penser en paix.

L'air frais du soir entraînait librement par les fenêtres entrouvertes. On pouvait entendre les gens rentrer chez eux après une dure journée de travail. Au loin, on voyait sur le fleuve les bateaux qui sillonnaient le Saint-Laurent. Jeannine, laissée seule au salon, finit de faire le tour de ses achats en attendant que le souper soit prêt.

Une bonne odeur de légumes bouillis arriva bientôt à ses narines, en même temps que claquait la porte d'entrée. C'était son Adrien qui rentrait en chantonnant.

— Tu fredonnes quand ta mère et ton père t'attendent pour souper ! lui lança-t-elle pour tout accueil.

Adrien l'embrassa sur la joue.

— Ce qui prouve que je suis heureux, maman ! Vous ne voudriez pas que votre fils passe ses journées à brailler, tout de même ? dit-il avec son sourire de charmeur qui lui creusait la fossette, en se jouant dans les cheveux.

Sa mère le regarda droit dans les yeux.

— Je crois que j'en mourrais de te voir verser une larme. Viens manger. Marie nous a concocté un bon bouilli comme ton père aime !

Et elle l'entraîna avec elle. Louis, qui arrivait du couloir, leur emboîta le pas sans rien dire pour aller se mettre à table.

La salle à manger était décorée avec goût. La bonne femme avait mis le paquet. Quand Louis invitait des clients riches, des relations d'influence ou même le curé, c'était toujours dans la salle à manger, alors elle l'avait fait décorer par un talentueux artiste

du coin. Les murs étaient recouverts d'une tapisserie jaune maïs, avec de petites fleurs de lys bleu royal. Les tentures, de la même couleur que les imprimés, tombaient jusqu'au plancher. On se serait cru parmi la royauté. Sur le gros buffet trônait un set d'argenterie. Depuis qu'on avait l'électricité², il n'y avait rien de plus beau que de voir briller le doux métal en soirée. Marie devait frotter le set chaque vendredi. Le frottage de l'argenterie et des planchers ne pouvait pas être une autre journée, c'était la règle. Chaque vendredi, la bonne se levait à cinq heures du matin pour frotter les couverts avant le déjeuner.

Jeannine tenait à ce que tous les repas soient servis dans la salle à manger. On ne faisait pas comme les voisins, qui mangeaient la semaine dans la cuisine avant la bonne. Non, non. L'utilisation quotidienne de la belle salle à manger, c'était le signe de la réussite de son mari.

— Marie, apporte-nous la soupe! dit-elle en secouant une clochette déposée sur le coin de la table, juste à côté de l'assiette de la maîtresse de maison.

Cette clochette agaçait Louis. La bonne n'était pas un chien que l'on siffle.

La jeune fille apparut avec la soupière. L'arôme du potage embauma toute la pièce. Madame Aubé avait bien éduqué sa bonne; après avoir servi les maîtres, elle baisserait la tête en reculant discrètement, avant de se retirer.

2. L'électricité est arrivée dans les villes aux alentours de 1920. Les lampes à huile qui boucanaient les plafonds ont été changées pour cette merveilleuse invention. Bien sûr qu'à ce moment-là, ça ne se rendait pas jusque dans les rangs. Les cultivateurs devaient travailler du soleil levant au soleil couchant, pas plus tard, parce qu'aller dans la grange avec une lampe à huile, c'était très dangereux pour le feu. Nos habitants se couchaient très tôt. De là l'expression «se coucher à l'heure des poules», car tout le monde le sait, une poule, ça se couche de bonne heure. C'est Maurice Duplessis qui a adopté une loi pour faire de l'électrification rurale une priorité. Cette entreprise s'est déroulée de 1945 jusqu'en 1960 environ.

— Et on ne fait jamais une soupe sans un os à moelle ! lui avait-elle montré.

Les os à moelle n'étaient pas fréquents chez les Chabot. Quand on achetait un demi-bœuf à l'automne, on avait les os à soupe que le pauvre taureau voulait bien donner. Les os à moelle, c'était pour les riches, comme les Aubé, qui avaient les moyens de se payer ce qu'il y avait de mieux.

Marie était très belle avec ses cheveux blonds retenus par un ruban noir comme sa robe de bonne. Jeannine obligeait la pauvre enfant à porter ce costume de servante en dessous de son tablier blanc immaculé. Au moins, depuis un an, elle avait accepté qu'elle laisse tomber la coiffe de dentelle, qui lui donnait l'air d'être coincée dans les années 1920.

Adrien, qui prenait toujours plaisir à la regarder faire le service, lui sourit. Mais Marie fit semblant de ne pas le voir. Elle voyait bien qu'il lui tournait autour, mais jamais elle ne lui aurait donné l'occasion de l'approcher. Elle ne voulait pas perdre sa place. C'était connu dans le coin qu'Adrien Aubé était un tombeur. En fixant la soupière, elle servit la soupe, puis elle baissa la tête et se retira dans la cuisine. Louis mit sa serviette de table sur ses genoux. Jeannine, en bonne femme au foyer, fit le signe de la croix et commença la bénédiction.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...

— Marie a oublié le beurre, dit Adrien. Je vais aller le chercher.

— Adrien, attends après la prière...

Mais le jeune homme s'était déjà levé. Ce n'était pas sa mère qui l'aurait sermonné pour une telle broutille. Elle se contenta de se dérhumer en continuant sa prière.

Adrien entra dans la cuisine et alla vers Marie, qui coupait des oignons pour la salade.

— Une larme à tes yeux, ma douce ? dit-il en la fixant.

— Chus pas ta douce. Qu'est-ce que tu veux ? fit-elle en détournant la tête.

Adrien sourit.

— T'es pas mal belle, avec tes cheveux attachés... J'aime mieux ça que le chignon que tu portais hier.

Marie s'activa avec son couteau. Elle ne voulait pas répondre à cet arrogant, et surtout, elle ne voulait pas lui donner l'impression qu'il l'avait attendrie. Elle n'était pas de ces folles qui montraient leurs fesses pour essayer de se faire passer la bague au doigt.

— Adrien, arrives-tu avec le beurre? appela madame Aubé d'un ton marqué par l'impatience.

Adrien prit le beurrier et mit son doigt sur la bouche de Marie.

— J'arrive, mère! Je donnais des oignons à la bonne.

Puis il sortit.

Marie le regarda les yeux ronds. De quel droit la touchait-il?! Mais elle savait qu'elle ne devait pas être impolie avec Adrien. Il avait son âge et elle le tutoyait quand ils étaient seuls, mais il pourrait se plaindre d'elle à sa mère, et la jeune femme n'aurait plus qu'à se chercher un nouvel emploi.

Adrien revint en souriant dans la salle à manger, tenant fièrement le beurrier.

— Je devrais sévir. Marie ne doit pas oublier le beurrier, dit sa mère, les lèvres pincées. Le fils d'un notaire est pas supposé aider la bonne. Ton père la paie assez cher!

Mais personne n'écoula ses jérémiades. Le notaire avait déjà plongé dans sa soupe, et Adrien rêvait du jour où il pourrait mettre la petite bonne dans son lit.